

Comme ancien membre d'un ordre religieux qui avait joué longtemps un rôle glorieux dans l'histoire de l'enseignement et dont l'influence en matière pédagogique subsiste encore aujourd'hui, Feller s'intéressait beaucoup aux questions pédagogiques de l'époque. A son avis, il est de l'intérêt de la religion autant que de l'Etat que le peuple apprenne à lire, surtout dans les pays où la langue la plus répandue n'est pas celle des mauvais livres et à condition que l'autorité surveille les imprimeries ; il n'est pas d'avis qu'il faille priver le peuple d'un bien certain pour le mettre à l'abri d'un mal incertain. Pour Feller, ancien précepteur dans des familles seigneuriales, l'enseignement est avant tout une affaire de tact et d'habileté personnelle, qualités qu'on ne peut acquérir par la simple soumission consciencieuse à des règlements généraux ou même l'emploi de bons livres. Voilà pourquoi il combat avec tant d'acharnement les « écoles normales », terme qui dans le langage officiel du gouvernement de Vienne ne désignait pas uniquement les écoles pour la préparation de personnel enseignant, mais aussi toute école où l'enseignement se faisait d'après une norme ou un règlement général établi par une autorité gouvernementale. De plus, il voit dans ces écoles, comme dans les séminaires généraux de Joseph II, uniquement des foyers de propagande de l'idéologie officielle du gouvernement qui n'est pas toujours d'accord avec la doctrine de l'Eglise catholique. Pour cette raison, il qualifie les maîtres de ces écoles de « charlatans de la philosophie et de l'ignorance » ; il n'a aucun respect pour l'abbé FELBIGER DE SAGAN que Marie-Thérèse avait chargé de l'organisation de l'enseignement populaire dans la monarchie danubienne. Pour employer des termes modernes, on pourrait dire que Feller défend la liberté de l'enseignement contre le monopole de l'Etat.

Feller n'avait probablement qu'une connaissance très rudimentaire de la civilisation et même de la littérature de la Grèce classique. Même à Trajan et à Marc-Aurèle, il ne pardonne pas d'avoir été des païens, les comparaisons de souverains de son époque avec ceux de l'antiquité lui semblent toujours déplacées ; en comparaison des Romains aux mœurs dissolues, les barbares lui semblent même mériter une certaine sympathie, d'autant plus qu'il croit impossible de ramener un peuple corrompu à l'ancienne pureté des mœurs. Toutefois les innombrables citations d'auteurs latins qui émaillent tous ses écrits montrent qu'il avait une connaissance approfondie de cette littérature. Le déclin des études latines, le petit nombre de dissertations scientifiques qui sont encore publiées dans cette langue sont pour lui des signes manifestes du dégoût des hommes de l'époque pour des études sérieuses et soutenues. *Il reproche aux jeunes générations de puiser leur savoir de préférence dans de petites brochures et des encyclopédies où elle leur est présentée toute faite et de façon superficielle, ouvrages qui n'ont d'autre mérite que d'être écrits dans un style facile et élégant.* Il se moque surtout des philosophes qui avaient mis l'étude de la géométrie tellement à la mode que les dames de la haute société se piquaient d'étudier cette science ; il oublie que les jésuites aussi avaient cultivé au XVIII^e siècle de préférence les sciences mathématiques dans leurs collèges, comme il résulte des programmes de leurs concours publics.